

CURIOSITÉS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

Ne faut-il pas, pour satisfaire l'ardent besoin de vérité qui nous possède aujourd'hui, qu'on nous livre même aux détails du caractère, de la physiologie, du langage, du costume de nos héros ?

Charles VII 1422-1461

Charles VIII 1483-1498

LOUIS XI (1)

1428-1461-1483

ÉPOUSES : MARGUERITE D'ECOSSE ET CHARLOTTE DE SAVOIE

Dégager l'autorité royale des entraves féodales, telle est la pensée qui occupa la vie presque entière de Louis XI, de là contre les grands vassaux de la couronne une lutte qui remplit la majeure partie de son règne. Les coups les plus terribles qu'il porta tombèrent sur Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, sur Charles de Guyenne, son propre frère, sur le duc de Nemours, le comte d'Armagnac, les évêques d'Angers et de Verdun, le connétable de St-Pol et le duc d'Alençon.

ÉVÉNEMENTS. — Réformes précipitées, 1462. — Acquisition de la Cerdagne et du Roussillon, 1462. — Rachat des villes de la Somme, 1463. — Ligue du Bien Public, bataille de Monthéry et traités de Conflans et de Saint Maur, 1465. — Reprise de la Normandie par le roi, 1466. — Nouvelle coalition contre le roi, 1467. — Etats de Tours, traité d'Ancenis avec le duc de Bretagne et entrevue de Péronne, 1468. — Louis XI donne à son frère la Guyenne au lieu de la Champagne, 1469. — Les cages de fer : le cardinal la Balue et l'évêque de Verdun, 1469. — Nouvelle coalition, 1471. — Mort du frère du roi, 1472. — Guerre avec le duc de Bourgogne, résistance de Beauvais, Jeanne Hachette, 1472. — Acquisitions de Charles le Téméraire dans les Pays-Bas, la Lorraine et l'Alsace, 1466-1473. — Charles veut se faire couronner roi, 1473. — Ligue contre le duc de Bourgogne ; siège de Neuss, 1474-1475. — Ruine de la maison d'Alençon, 1473-1474. — Ruine de la maison St-Pol, 1475. — Expédition d'Edouard IV en France, 1475. — Le Téméraire conquiert la Lorraine, 1475. — Ruine de la maison d'Armagnac, 1475. — Le duc de Bourgogne envahit la Suisse, 1476. — Bataille de Granson, 2 mars ; de Morat, 21 juin 1476. — Bataille de Nancy et mort du duc de Bourgogne, 5 janvier 1477. — Ruine de la maison de Nemours, 1477. — Bataille de Guinegatte, 1479. — Traité d'Arras, 1482. — Mort de Louis XI, 1483.

PERSONNAGES PRINCIPAUX. — Outre ceux déjà nommés dans les énumérations précédentes, il y a les suivants : Olivier le Daim. — Tristan l'Hermitte. — Commynes. — Philippe de Crèveœur. — Saint-Jean d'Angely. — Pie II. — Philippe le Bon, duc de Bourgogne. — Marie de Bourgogne et sa fille Marguerite. — Frédéric III, empereur d'Allemagne. — Maximilien, son fils. — Edouard IV. — Le dauphin Charles.

(1) Louis XI ne reçut aucun de ces surnoms qui passent à la postérité. " Quelques-uns de ses contemporains, dit M. Guizot, l'appelaient l'arraigné universelle, tant il travaillait sans relâche à ourdir une toile dont il tenait le centre et dont il étendait partout les fils. " Mais ce n'est pas là un de ces qualificatifs qui s'attachent au nom et en deviennent inséparables.

Le proverbe qui fait ressembler le fils à son père trouve rarement son application dans les successions royales ; les grands rois, pas plus que les mauvais, ne peuvent espérer contempler, au delà de ce monde, la continuation ou la réparation de leur œuvre dans leurs fils. Le père de Louis le Débonnaire ne s'appela-t-il pas Charlemagne ? Louis XIII, qui eut pour maître Richelieu, eut pour fils Louis XIV, certainement de force à dire : " l'Etat c'est moi. " Philippe Auguste, qui fit tant, n'était-il pas le fils de Louis VII qui fit peu et n'eut-il pas pour petit-fils Louis IX, puissant et saint ? Aucun des traits physiques ou moraux du *Victorieux* ne passa au vainqueur de Monthléry et, après Louis XI, il faudra dire tel père telle fille, puisque c'est Anne de Beaujeu " la moins folle femme du monde, car de sage il n'y en a pas, " au dire de son père, qui reprendra la lutte contre les seigneurs de France.

Mes amis, je vous présenterai Louis XI à l'occasion de la visite des ambassadeurs flamands, en 1482. Le roi a voulu les recevoir à Plessis-lès-Tours, dans son château de prédilection, où il passe maintenant tout son temps et où il rendra le dernier soupir.

Par ses entreprises que nous avons rapidement parcourues en classe, vous connaissez d'avance que Louis XI fut le géant politique de son siècle. Son habile diplomatie a remué profondément l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, les Flandres et l'Angleterre ; il a renversé la riche maison de Savoie, vieille de plusieurs siècles ; il a vu la féodalité tremblante à ses pieds ; enfin Louis XI est le premier roi de France auquel on

ait donné le titre de *Majesté*. Pourrez-vous regarder une telle personne royale sans éblouissements ?

C'est vers le soir. Peut-être, en chemin, apercevrez-vous des paysans qui dansent sur l'herbe à la vue des fenêtres du château (1). Cette joie contraste singulièrement avec la mine lugubre et féroce du château. Louis XI est un roi puissant qui aime la force dans ses murailles et, sans doute, le bonheur au cœur de ses sujets. Si l'on n'attendait cette ambassade flamande qui vient traiter le mariage du dauphin avec la fille de Marie de Bourgogne, vous n'approcheriez pas aussi facilement de Plessis-lès-Tours. Les sentinelles se sont bien radoucies ; d'ordinaire, dit-on, invisibles, mais semées partout, il n'est guère facile de considérer d'aussi près la demeure royale sans servir de cible à leurs hallebardes. Et le chemin est sans

(1) Le fait que Louis XI, afin de se distraire, ordonnait aux paysans de danser devant ses fenêtres est-il bien authentique ? Je ne le vois dans aucun des historiens que j'ai sous la main. Je sais parfaitement que ce n'est pas une raison pour en douter. Il a servi de sujet à la chanson suivante :

Heureux villageois, dansons :
Sentez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons
Musette
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, etc., etc.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier ;
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.

Heureux, etc., etc.

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le qui vive des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux ?

Heureux, etc., etc.

Il vient ! il vient ! ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous comme un pâle fantôme
A travers ses barreaux égaux ? etc. etc.

embûches ? on en a enlevé les chausse-trapes et les autres pièges ? Oh ! Louis XI est un roi très puissant ! Serait-il défiant ?... On l'assure. Peut-être n'a-t-il pas tort. Les barons de France, ses vassaux *bien-aimés*, ne seraient-ils pas hommes à déranger quelquefois le sommeil de leur suzerain par des visites importunes ? Il est si bien connu ce *bon roi et tant chéri* !

Enfin, vous êtes annoncés. Le soir assombrit un peu l'appartement ; mais c'est bien le roi qui est assis près de la fenêtre. Voici le portrait de Louis XI, fait par un romancier moderne ; il est assez fidèle, je crois, et répond assez exactement aux gravures du temps : "Tristan l'Hermite se tenait tête nue, debout derrière la chaise à bras sur laquelle elle était assis, le corps disgracieusement plié en deux, les genoux chevauchant l'un sur l'autre, le coude sur la table, un personnage fort mal accoutré. Qu'on se figure, en effet, sur l'opulent siège de cuir de Cordoue, deux rotules cagneuses, deux cuisses maigres pauvrement habillées d'un tricot de laine noire, un torse enveloppé d'un surtout de futaine avec une fourrure dont on voyait moins de poil que de cuir (1) ; enfin pour couronner, un vieux chapeau gras du plus méchant drap noir, bordé d'un cordon

"circulaire de figurins de plomb. Voilà, avec une sale calotte qui laissait à peine passer un cheveu, tout ce qu'on distinguait du personnage assis. Il tenait sa tête tellement courbée sur sa poitrine, qu'on n'apercevait rien de son visage recouvert d'ombre, si ce n'est le bout de son nez sur lequel tombait un rayon de lumière et qui devait être long. A la maigreur de sa main ridée, on devinait un vieillard. C'était Louis XI."

Il a déjà un pied dans la tombe ; dans un an il y descendra : vous conviendrez que le géant a dû perdre quelque peu de sa vigueur et de sa mine.

Avant de mourir, Louis XI décrit le tombeau qu'il désirait qu'on lui élevât. "Il demandait qu'on le représentât non point tel qu'en ses dernières années, chauve, voûté, amaigri, mais comme dans sa jeunesse et dans la force de l'âge, le visage assez plein, le nez aquilin et les cheveux longs tombant par derrière jusque sur ses épaules."

Je ne veux pourtant pas vous faire croire que, même jeune, il ait jamais mérité le surnom de *Bel*, comme ceux de ses prédécesseurs, car il était peu agréable de sa personne, porté sur des jambes longues et grêles, vulgaire d'apparence et souvent à dessein mal vêtu et sans dignité dans ses manières, quoique orgueilleux dans sa pensée. Mais, dans ce corps disgracieux, quel esprit actif, fin, brillant et acéré comme un poignard, remuant sans cesse ! Sa parole abondante, parfois indiscreète, a-t-on prétendu, prenait tous les tours de sa pensée, "le chroniqueur Molinet, serviteur du duc de Bourgogne, dit qu'elle était tant douce et vertueuse, qu'elle endormait comme la sirène tous ceux qui lui

(1) Je vous ai dit que ce portrait était l'œuvre d'un romancier, il est un peu fantaisiste ; je lis dans l'Histoire : "Quand ils (les ambassadeurs) ont traversé pont-levis et bastions ils se trouvent le soir dans une petite chambre mal éclairée ; en un coin de cette chambre, ils aperçoivent un homme presque entièrement reculé dans une riche fourrure : c'était Louis XI, Louis XI, frappé de paralysie depuis deux ans, se sentant mourir, et remplissant encore l'Europe de son activité, resplendissant de défiance et de dureté à mesure qu'il s'affaiblissait, se rattachant de toute sa force à la vie et au pouvoir. Il dit aux envoyés, en parlant avec difficulté, qu'il était fâché de ne pouvoir ni se lever ni se découvrir ; puis il fit apporter l'Évangile sur lequel il devait jurer. « Si j'jure de la main gauche, dit-il, vous m'excuseriez ; j'ai la droite un peu faible. » Elle était déjà commue morte. Toutefois, réfléchissant qu'un traité juré de la main gauche pourrait bien un jour être annulé sous ce prétexte, il fit un effort et toucha l'Évangile du côté droit."

présentaient oreille. ” Lorsque Louis XI voulait gagner à sa cause un membre des nombreuses liguees formées contre lui, ou s’attacher un serviteur de Charles le Téméraire, son plus fatigant ennemi, elle devenait alors caressante ou riieuse, elle enlaçait l’homme dans un réseau de promesses dorées, qu’il tenait, ou de mots flatteurs qui ne lui coûtaient rien. Aussi la négociation était-elle son arme favorite. La Bourgogne s’abattit, non sous le feu des armées de Louis XI, mais minée par ses intrigues secrètes.

Quel cœur battait sous cette poitrine resserrée ? La conduite de cet homme à l’égard de son fils qu’il tint longtemps éloigné de lui et auquel, quoique savant lui-même, il n’enseigna de latin que ces mots : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare* ; à l’égard de son épouse et des milliers de condamnés à mort que l’on compte sous son règne, a fait croire qu’il était insensible à tout autre sentiment qu’à l’amour de lui-même et de sa pensée. Voici néanmoins le jugement impartial porté sur l’exécution des principaux condamnés politiques qu’il fit tomber sous le fer du bourreau ou que les cachots étouffèrent : “ Oublions les moyens employés, oublions la barbare procédure du quinzième siècle ; et à l’exception peut-être d’une seule, celle du comte de la Perche, quelle est celle de ces condamnations capitales qui ne serait pas prononcée aujourd’hui ? ” Cependant tous s’accordent à peindre Louis XI dur jusqu’à la cruauté.

Quelques faits d’un autre genre montreront la bonhomie qu’il étalait souvent au milieu de ses inférieurs auxquels il affectait de se mêler. “ Un jour, dans ses cuisines, il rencontra un petit gar-

çon dont la figure lui plut : — Que gagnes-tu ? lui demanda-t-il. — Autant que le roi, répondit l’enfant : lui et moi nous gagnons notre vie. Dieu le nourrit, et le roi me nourrit. Cette réponse fit sa fortune ; le roi le retira de son emploi servile, et l’enrichit par la suite. Louis rencontra une fois l’évêque de Chartres monté sur une superbe mule avec un harnais d’or.—Ah ! monseigneur l’évêque, nous ne sommes plus au temps de la primitive Eglise, quand les évêques montaient sur une ânesse garnie d’un licol. — Vous avez bien raison, Sire ; mais c’était le temps où les rois étaient bergers. Quelquefois il trouvait le moyen d’élever et en même temps d’abaisser la noblesse. Un riche marchand lui demanda de l’anoblir : cette grâce obtenue ; il se présenta devant le roi vêtu avec une magnificence ridicule, Louis lui tourna le dos, lui disant : — Vous étiez le premier marchand de mon royaume, et vous avez préféré être le dernier gentilhomme : avez-vous gagné au change ? (1)

(A suivre.)

QUESTIONS HISTORIQUES

1. Comment Louis XI appelait-il les cages de fer dans lesquelles il fit enfermer quelques condamnés pour délit politique ; et quelles étaient les dimensions de ces cages ?

2. Pourquoi a-t-on soupçonné Louis XI d’avoir empoisonné son frère ? Sur quoi peut-on appuyer cette accusation ?

(1) Le récit de ces derniers faits est emprunté textuellement à une étude sur Louis XI par un académicien français.

Petite Littérature

LA CHAPELLE

RICHE ET MERVEILLEUX DON DE SA MUNICIPALITÉ,
PERLE DE SES TRÉSORS, ŒUVRE DE SA PUISSANCE,
AU DOUX CŒUR DE JÉSUS JE CHANTE NUIT ET JOUR :
GLOIRE, LOUANGE, HONNEUR, RECONNAISSANCE, AMOUR.

(Ces vers se lisent sur l'un des murs du sanctuaire.)

Durant ces dernières années, vous avez assisté à l'érection d'un temple offert à Dieu par le génie et l'amour unis dans une même noble pensée. Le titre de cet article et cette phrase vous disent assez que je veux vous parler de la chapelle de votre collège. Vous avez vu s'élever chaque pierre de l'édifice : vos regards ont suivi dans ses moindres détails l'œuvre des architectes, des peintres et des sculpteurs. Rien n'a été épargné pour orner ce cadeau qu'on prépare au Très-Haut. Le cœur sacré de Jésus répondant aux prières d'un homme que vous aimez et vénérez tous, a donné l'or avec une prodigalité toute divine et il a élevé l'intelligence des ouvriers employés à la construction de sa nouvelle demeure.

Cette chapelle n'est pas complètement terminée, déjà pourtant, le cœur et l'esprit y trouvent des sujets de pensées et de sentiments que l'on aime à goûter. Voulez-vous que nous la visitions ensemble, nous communiquant nos impressions? Naturellement je serai votre guide, guide bien peu éclairé, je sais ; mais quand ma science fera défaut et que ma parole s'arrêtera, nous considérerons et nous prierons en silence.

J'ai dit que cette œuvre était marquée au coin du génie. Pour vous en convaincre, analysez le sentiment qui vous remue, lorsque vous franchissez le seuil de ce lieu saint. On n'éprouve pas semblable émotion, pareil éblouissement à l'aspect de murs vulgaires. Pour moi, c'est là le signe de la présence de l'inspiration. Si jamais vous avez assisté à l'exécution des pensées des grands maîtres de la musique, il vous est venu de temps à autre de ces bouffées d'harmonie qui vous ont agité les nerfs et le sang, qui vous ont enivré comme les fumées d'un vin généreux. Reconnaissez là le génie. La cour dorée de Louis XIV devait frissonner ainsi sous la grande voix prophétique de Bossuet ; lorsque Lacordaire, à ses accents de feu, faisait pleurer cinq mille âmes, sans qu'aucune pût se soustraire à la puissance que j'appellerai magnétique de son regard brillant d'une sainte flamme, il fallait bien reconnaître le génie. Dans les grandes cathédrales de France, " où l'on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête, " dans ces " temples, image de l'infini, dans ces demeures presque éternelles, " ainsi que s'exprime Madame de Staël, vous ressentez l'effroi du

génie ; après une exclamation de surprise, vous contemplez, muets d'admiration, les statues de Michel-Ange ou les peintures de Raphaël. Je ne veux pas comparer votre sanctuaire, petit et relativement très humble, aux monuments que je viens d'énumérer, mais je voulais vous donner la cause du frémissement qu'on éprouve en y entrant et de cette force qui attire votre regard vers la voûte, pousse votre pensée vers le ciel, et je dis que le génie seul fait ainsi vibrer l'âme.

Que cette architecture gothique a donc de sublime simplicité ! Que ses élancements s'allient bien avec la prière chrétienne qui perce les nuées ! Et certains critiques l'ont appelée une architecture bourgeoise et vulgaire ! C'est vrai qu'elle tient du peuple par ses milliers de statues, par ses fines dentelles de pierre ; mais qu'elle a de hauteur, de noblesse, de grandeur dans ses proportions ! De tous les saints qui ornent les niches, aucun n'a forfait à l'honneur. Comparez donc la froide majesté grecque ou la richesse voluptueuse de la Renaissance à la sainteté du style gothique. La plupart de ses adversaires ont compris l'architecture gothique comme l'antiquaire comprend une momie ou un vieux temple persan, arraché à la poudre dont les siècles l'avaient recouvert ; ils en ont exhumé scientifiquement tous les souvenirs historiques, ils n'en ont pas aperçu la beauté pure et chrétienne.

Ce mot *gothique*, chers amis, est impropre, n'en usons pas. Avant que ce style eût reçu tous ses développements, on l'accusa de barbarie. Gothique est synonyme de barbare. Son véritable nom est *ogival*. Voyez : arcades, niches, voûtes et fenêtres se terminent par l'ogive. Les Grecs n'ont connu que la ligne droite,

les Romains ont inventé le cintre et le christianisme brisa la ligne courbe et adopta l'ogive plus conforme à ses aspirations. On me dira peut-être que l'ogive n'a pas une si noble origine ni conséquemment tant de beauté, qu'elle est née de la nécessité. Peut-être. Quoique cette dernière opinion ne soit pas très sûre, elle a quelque probabilité. Mais cette nécessité n'a duré que très peu de temps et l'architecture gothique a continué à couvrir l'Europe chrétienne de ses monuments. Dans les arts, ce qui n'a pas le cachet de la vérité et la splendeur du vrai, la beauté, ne vit pas des siècles.

L'architecture ogivale se distingue par la prodigieuse hauteur de ses proportions : il n'est pas rare de rencontrer des cathédrales gothiques dont la grande nef compte en élévation au delà du double de sa largeur. Les piliers sont enveloppés de colonnettes, emblème des chrétiens, unis par la charité à leurs chefs ; ces colonnettes, comme autant de bras légers mais forts, s'échappent du faisceau, soutiennent les voûtes et vont se réunir à la pointe de l'édifice. A travers cette élégante ramure, on aperçoit le ciel étoilé, des nuages d'azur, des anges qui flottent là-haut. Quelques églises ogivales n'ont d'autres ornements, à l'intérieur, que leur immense robe de pierre ou de marbre. Leurs colonnes lisses s'élancent vers la voûte comme des chênes sans feuillages qui auraient crû aux entrailles d'une montagne, soutenant les blocs rugueux d'une caverne. Le tout est noirci par l'haleine du temps. En foulant ce pavé, qui maintenant ondule, il vous semble que vous avez changé de monde ; le passé avec son histoire est là collé à ces murs as-

sombris. D'autres, et c'est le genre qu'on a préféré pour votre chapelle, couvrent leurs flancs, leurs colonnes, leurs verrières, leurs voûtes de mille ornements : pinacles haut lancés, rosaces de mosaïque, trèfles à jour, tout un monde de statues encadrées de guirlandes, surmontées de pointes hardies, frises dentelées, pommes d'or aux chapiteaux, enroulements de feuilles de vigne aux fûts des colonnes, verres colorés, peintures touchantes des maîtres chrétiens. Et je ne parle ici que de l'intérieur ; la façade seule de la cathédrale de Reims compte au delà de cinq cents statues, et la masse de ces édifices les ont fait déjà qualifier de *montagnes de pierres*.

On n'a pu donner ici qu'une faible imitation de ces richesses, accumulées en certains lieux par la foi des populations chrétiennes de l'Europe au moyen âge. La peinture a remplacé les marbres, la dorure, l'or massif. Et ce n'est pas une cathédrale qu'on a voulu édifier. Au lieu de l'aspect grandiose, solennel, imposant, il fallait quelque chose d'élégant, plein d'une coquette harmonie ; au lieu d'un palais, il fallait un bijou aux gracieuses ciselures. A-t-on réussi ? A peu de chose près, je le crois. Je puis vous dire ainsi mon humble appréciation : j'ai vu comme vous ce bâtiment surgir lentement du sol et j'ai toujours été aussi étranger que vous à la pensée qui l'a produit.

C'est en 1880 que le R. P. Beaudry conçut le projet d'un temple consacré au Sacré-Cœur de Jésus ; cette idée fut communiquée au R. P. Michaud, P. S. V. qui jeta sur le papier les grands traits de l'édifice. M. Rousseau, artiste peintre, prenant à son service M. Cana, décorateur italien, exécuta les peintures

d'ornementation ; M. Durand, sculpteur, fouilla l'autel dont le plan était fourni par M. Maynard architecte ; M. P. Hébert, sculpteur, tailla le remarquable bas-relief placé au tombeau du même autel ; les verrières, dues à la générosité d'amis de la maison, furent commandées à Barle-Duc, chez M. Champigneulle, par M. R. Beullac. Le chemin de la croix, qui pend si élégamment aux colonnes, vient de Paris, exécuté d'après les ordres de M. Lanctot de Montréal. Mais au-dessus de ces mains laborieuses et intelligentes, il faut voir le R. P. Beaudry, P. S. V. Supérieur, et le R. Fr. Vadeboncoeur, C. S. V., imaginant et coordonnant l'œuvre entière. Ce n'est pas à moi qu'il convient de dire les qualités de ces deux zélés religieux ; du reste, vous les connaissez trop bien déjà : l'un est un père, auprès de vous, l'autre est un vieil ami dont votre maison semble pleurer l'absence et dont les anciens élèves ne manquent jamais d'évoquer le souvenir, chaque fois qu'ils revoient leur *Alma Mater*. Enfin n'oubliez pas, chers amis, la main toute-puissante qui, de là-haut, renverse les projets des hommes ou les bénit et peut seule donner à nos pensées force, gloire et durée.

(A continuer.)

AUX ANCIENS ELEVES

J'ai reçu de mes anciens condisciples, et de mes élèves d'autrefois, ainsi que de quelques amis, des lettres remplies de sympathiques encouragements et de flatteuses paroles. Elles m'ont d'autant plus causé de plaisir que je les attendais moins. Je ne croyais réellement pas que

ce petit cours d'histoire plutôt badin que sérieux et ces quelques pages d'une littérature incolore pussent rencontrer des regards bienveillants hors des murs de ma classe encore moins loin de cette maison. Toutefois je comprends le sentiment qui anime mes nouveaux abonnés ; il est tout à leur louange. Le collège est un second toit paternel qui laisse beaucoup d'heureux et ineffaçables souvenirs au cœur des hommes instruits et bien nés. Je le sais par une courte et faible expérience, lorsque les circonstances nous ont éloignés de cette maison où l'on a déjà quelque peu pris racine, tout ce que le vent nous en apporte, exhale un certain parfum d'air natal qu'il est doux de respirer là bas. Et voilà que cette feuille vous arrive avec son terroir de collège, son bruit de classe, de professeurs, d'élèves, avec l'enfance en un mot : on l'accueille et on la fête.

Merci !!!

Je comprends que pour vous, anciens professeurs, auxquels, indigne, j'ai succédé, c'est une assez singulière jouissance de vous revoir à cette tribune que vous occupiez jadis, ne serait-ce qu'un instant, ne serait-ce que le temps de lire les *Curiosités de l'Histoire de France*. La craie en main, la sueur au front, le regard brillant, avec quelle générosité, quelle ardeur, vous jetiez la science ! Mais aussi on en était inondé, n'est-ce pas ? Vous revoyez sans doute ce petit auditoire, tantôt caressant, tantôt mutin ; bon en-dessous, mais en-dessus aussi agité, aussi changeant que les vagues de la mer ; ce sournillement de têtes rienses ; ces yeux braqués sur vous.

Franchement n'aimeriez-vous pas, quelquefois, à changer la grande chaire de vérité contre votre ancienne et parfois boiteuse tribune de professeur ? Elle avait sa gloire aussi ! N'a-t-elle pas été témoin de nos premiers ébats oratoires ?

Et vous, MM. les avocats, les notaires, les médecins, les universitaires, les étudiants de toutes couleurs politiques, québecquois ou montréalais, allons, la vision que j'ai soudain placée sous vos regards dut être joyeuse ? D'un seul coup d'œil vous avez aperçu tout le panorama des thèmes, des grammaires, des pensums, des séances dramatiques, des promenades à la campagne, des amitiés de collège, des tables ébréchées, du réfectoire bruyant, des flots de condisciples, des professeurs sévères ou calmes, de la chapelle pieuse. Cette petite feuille serait-elle un verre magique, à travers lequel vous apercevriez le passé dépoillé de ses terreurs n'ayant gardé que ses couleurs roses ? C'est selon votre cœur et vos lettres me l'ont fait croire.

Hélas ! on vous payait autrefois pour gravir cette tribune doctorale et la classe coûtait peu à votre bourse alors ; aujourd'hui il me faut vous vendre ce rêve et vous faire payer les sièges de ma classe vingt-cinq cents. Horreur ! Derrière toute poésie, ici-bas, pourquoi faut-il que se cache sans cesse cette brutale et fatale réalité de la vie, *the struggle for life* ? Tant que nous vivrons de pain ou de papier, comme moi, il nous faudra demander l'aumône. Allons c'est dit, l'abonnement aux *Curiosités de l'Histoire de France* est de 25 centins, n'en parlons plus. Au revoir.

Nous ne nous sommes aperçu qu'à la dernière heure du peu d'espace que nous avions pour contenir la matière de ce numéro et nous avons été forcé de jeter par-dessus bord, de sacrifier les réponses ainsi que des questions historiques et littéraires. Nous regrettons beaucoup cette omission et nous ferons tout notre possible pour qu'elle n'ait plus lieu.